Aux origines du reportage social. Le proto-reportage français dans la presse et la fiction

To the Origins of Social Reporting. French Proto-Reportage in Press and Fiction

Sarah Mombert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/recherchestravaux/3299>

DOI : 10.4000/recherchestravaux.3299

ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-301-4

ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Sarah Mombert, « Aux origines du reportage social. Le proto-reportage français dans la presse et la fiction », *Recherches & Travaux* [En ligne], 98 | 2021, mis en ligne le 28 juin 2021, consulté le 09 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/3299> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.3299>

Ce document a été généré automatiquement le 9 août 2021.

© Recherches & Travaux

Aux origines du reportage social. Le proto-reportage français dans la presse et la fiction

To the Origins of Social Reporting. French Proto-Reporting in Press and Fiction

Sarah Mombert

- 1 On peut identifier l'origine du reportage français à la couverture de l'affaire Troppmann par le *Petit Journal* en 1869, ou à l'importation dans les journaux français des pratiques élaborées au moment de la guerre de Sécession¹ (1861-1865), ou encore à la fondation du journal télégraphique *Le Matin*, en 1884. À chacune de ces dates originelles possibles correspond une façon distincte de raconter le mythe du reportage français. Car, dès les années 1870, l'apparition de ce nouveau genre a été vécue comme un bouleversement profond des pratiques journalistiques et littéraires, voire comme le signe d'une guerre culturelle entre deux grands pôles de la presse moderne, la France et les pays anglo-saxons.
- 2 La face glorieuse de ce mythe, c'est la naissance d'un nouveau type héroïque² : le reporter, soldat « d'une phalange occulte, active, toujours sur la brèche, entièrement dévouée au journal et qui ne sait reculer devant aucune fatigue ni aucune démarche pour obtenir un renseignement qui puisse intéresser le lecteur³ », selon l'évocation d'un contemporain. Michel Strogoff, le sieur de Va-Partout ou Tintin⁴, les incarnations de ce mythe héroïque sont légion, mais sa face sombre n'a pas fait couler moins d'encre, dès les années 1870. On souligne par des italiques accusatrices l'origine étrangère du terme *reporter*⁵, que le Larousse glose ainsi : « racoleur de nouvelles. La France doit à l'Angleterre ce type de journaliste à qui les jambes sont plus indispensables que le style⁶ ». Comme l'a bien montré Pascal Durand⁷, le « reportérisme » représente à la fois une menace esthétique — une remise en question de la suprématie de la littérature et du style sur les faits et l'information —, un danger social, car il étend à la grande presse les pratiques des feuilles populaires, et une restructuration brutale du champ professionnel du journalisme.

- 3 Comme toutes les théories de l'invasion culturelle, qui réapparaissent périodiquement pour dire autrement un même fantasme de la décadence française, ce récit est efficace, mais reflète plus les peurs sociales que la réalité historique des faits. Il faut donc, pour écrire l'histoire du reportage français en évitant d'en reconduire les mythes et les impensés, revenir aux origines du journalisme tel qu'on le pratique en France au XIX^e siècle, c'est-à-dire à une époque où il se distingue encore mal des Belles-Lettres. On peut, comme l'a fait Denis Ruellan⁸, insister sur ce que le reportage français de la Troisième République doit au naturalisme, et que traduit la formule saisissante de Pierre Véron, dans un article de 1881 : « le naturalisme, c'est le reportérisme du roman ; le reportérisme, c'est le naturalisme du journal⁹ ». Ou, comme je me le propose de le faire ici, remonter jusqu'à la préhistoire du reportage pour identifier les premières traces, dans des textes qui ne relèvent pas encore de ce genre, d'une posture de reporter antérieure à ce métier et au nom qui le désigne. Ces textes répondent — partiellement, au moins — aux critères de la posture de reporter dégagés par Mélodie Simard-Houde : « méthode enquêtrice, scénographie du témoignage, pacte de factualité, contexte médiatique¹⁰ ». Parmi les nombreux exemples que l'on trouve dans les supports périodiques du mitan du siècle, j'ai choisi d'en examiner trois, appartenant à des genres différents : la fiction romanesque, le récit excentrique et la chronique féminine.
- 4 Le premier exemple de proto-reportage est celui, bien connu, des *Mystères de Paris*, roman-feuilleton d'Eugène Sue, paru dans le *Journal des Débats* en 1842-1843, une trentaine d'années avant que le métier de reporter ne se distingue véritablement dans les rédactions des journaux français. Dans les premiers chapitres, le prince Rodolphe de Gérolstein, héros de l'histoire et *alter ego* de l'auteur, se déguise en ouvrier pour visiter les « tapis-francs », cabarets mal famés où se réunit la pègre parisienne et où règnent la violence et le crime. Dès les premières scènes, le héros fait parler les acteurs de cette société en marge de la loi bourgeoise : il demande à une jeune prostituée, la Goualeuse, et à un assassin, le Chourineur, de raconter leur histoire respective, que Sue transcrit dans un dialogue fortement teinté d'argot¹¹. Comme Albert Londres décrivant « L'envers du port » dans *Marseille, porte du sud*, ou transcrivant l'histoire du proxénète Victor le Victorieux dans *La Traite des blanches*¹², Rodolphe reste socialement extérieur et moralement supérieur au monde dans lequel il a choisi de plonger pour un moment, et le danger de cette immersion dans les bas-fonds cautionne son héroïsme de « prince déguisé¹³ ».
- 5 Rodolphe tente de changer la réalité sociale par une action directe, tandis qu'Eugène Sue, dont il est l'*alter ego* romanesque, agit par l'écriture, comme si le reporter héroïque se scindait en deux instances : l'une, fictive, chargée de l'exploration du simulacre créé par le récit ; l'autre, réelle, chargée de la mise en forme littéraire et de la production du sens politique de cette expérience. L'enquête de Rodolphe dans les bas-fonds redouble en effet celle de l'auteur lui-même. Dans sa causerie à l'occasion de la mort d'Eugène Sue, Alexandre Dumas raconte la découverte des classes populaires par un romancier qui, en tant qu'héritier d'une famille de notables de l'Empire, n'a jamais eu spontanément l'occasion de les côtoyer. Le pédagogue Prosper Goubaux, ami

d'Eugène Sue, lui conseille de délaisser les intrigues des salons élégants au profit des préoccupations du peuple pour varier sa palette romanesque :

Mais Eugène Sue secouait la tête.

Un jour, enfin, il se décida.

Il acheta une vieille blouse grise couverte de taches de couleur, et qui avait appartenu à quelque peintre vitrier, se coiffa d'une casquette, passa un pantalon de toile, chaussa de gros souliers, salit ses mains, dont il avait un soin tout particulier, et s'en alla dîner dans un cabaret de la rue aux Fèves. Le hasard le servit.

Il assista à une rixe grave. Les acteurs de cette rixe lui donnèrent les types de Fleur-de-Marie et du Chourineur¹⁴.

- 6 Dans leurs études de la réception du roman, Anne-Marie Thiesse¹⁵ et Judith Lyon-Caen¹⁶ ont montré la porosité de la frontière entre fiction et réalité induite par la posture d'observateur et de réformateur social de l'auteur. Les lecteurs qui écrivent à Eugène Sue au *Journal des débats* le confondent avec son héros, lui demandent son aide financière ou lui dictent la façon dont il doit agir pour réformer la société. Cas exemplaire de « réception positive¹⁷ » ou d'efficacité inverse de la fiction, le roman s'infléchit dans un sens politique imprévu parce que les lecteurs investissent l'auteur d'une dimension héroïque et magistrale. La publication du roman-feuilleton provoque chez son auteur une véritable conversion politique. Le dandy qui mangeait son héritage avec des viveurs se convertit au socialisme et devient un infatigable militant du progrès social, prônant par exemple la réforme des prisons dont il peint l'état affligeant et le règlement injuste dans *Les Mystères de Paris*. Sans totalement « défictionnaliser » le roman, selon le mot de Judith Lyon-Caen, les conséquences effectives du roman dans le monde réel lui permettent de fonctionner à la fois comme œuvre d'imagination et comme témoignage engagé sur un état du réel social.

- 7 Une décennie après la parution des *Mystères de Paris* en feuilletons dans le *Journal des débats*, les conséquences de l'engagement du roman dans la réalité sociale continuent de se faire sentir dans la presse française. En effet, accusé d'avoir nourri la pensée révolutionnaire de février et de juin 1848, Sue devient l'un des épouvantails qu'agite le parti de l'Ordre pour justifier sa politique répressive et fustiger les effets démoralisateurs de la fiction romanesque¹⁸. Au moment du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, alors que l'amendement Riancey impose chaque jour aux journaux qui publient de la fiction de payer l'impôt du timbre, véritable taxe antiroman, la question du rapport de la littérature aux faits sociaux continue à être posée, mais sur un mode explicitement non romanesque, par exemple par Gérard de Nerval dans les *Nuits d'octobre*. Cette série de cinq articles écrits pour l'hebdomadaire *L'Illustration*¹⁹ consiste en un récit des déambulations du narrateur dans le quartier des Halles et dans la région du Valois, où Gérard Labrunie a passé son enfance. Ce récit excentrique²⁰ s'inscrit dans la lignée des *Nuits de Paris* de Restif de la Bretonne (1788-1794) et de *L'Ermite de la chaussée d'Antin* d'Étienne de Jouy (*La Gazette de France*, 1811-1814), c'est-à-dire du genre des *spectators* anglais et de la littérature d'observation²¹.
- 8 Le proto-reportage dans les marges inconnues de la Ville Lumière s'ouvre par la mise en scène, qui deviendra topique dans les reportages journalistiques de la seconde moitié du XIX^e siècle, des difficultés de transport rencontrées par le narrateur au cours

de son périple. Souhaitant faire un petit voyage à Meaux, il manque le train dont les horaires ont changé, rencontre un ami qui le retarde encore et se voit contraint à tuer le temps jusqu'au lendemain matin.

- 9 Le récit lui-même doit son esthétique factuelle à la lecture des journaux anglais :

La politique des journaux fut bientôt lue, et je me mis à effeuiller négligemment la *Revue britannique*. L'intérêt de quelques pages, traduites de Charles Dickens, me porta à lire tout l'article intitulé *La Clef de la rue*²². Qu'ils sont heureux, les Anglais, de pouvoir écrire et lire des chapitres d'observation dénués de tout alliage d'invention romanesque ! À Paris, on nous demanderait que cela fût semé d'anecdotes et d'histoires sentimentales, — se terminant soit par une mort, soit par un mariage. L'intelligence réaliste de nos voisins se contente du vrai absolu²³.

- 10 Tout le récit de Nerval adapte donc celui de Dickens à son propre tropisme de flâneur. À l'instar de Dickens, et guidé par son ami le *cockney* parisien qui lui sert d'introducteur aux mœurs particulières du peuple des Halles, le narrateur cause avec les marchandes de pommes de terre, rencontre les spéculateurs du haricot et explore les cabarets, tels celui de Paul Niquet où il rejoue la scène de Rodolphe au tapis-franc. Mais, contrairement au prince déguisé d'Eugène Sue, le reporter nervalien se sent proche du peuple qu'il décrit et n'envisage ni intervention charitable ni action réformatrice :

Si tous ces détails n'étaient exacts, et si je ne cherchais ici à daguerréotyper la vérité, que de ressources romanesques me fourniraient ces deux types du malheur et de l'abrutissement ! Les hommes riches manquent trop du courage qui consiste à pénétrer dans de semblables lieux, dans ce vestibule du purgatoire d'où il serait peut-être facile de sauver quelques âmes... Un simple écrivain ne peut que mettre le doigt sur ces plaies, sans prétendre à les fermer²⁴.

- 11 Après les Halles, Gérard parcourt la campagne du nord de Paris et décrit les petites villes qu'il traverse, non sans égrener les obstacles qu'il rencontre et les aventures infimes qui en découlent : la pluie tombe à verse, il manque la diligence et s'égare dans la campagne, puis assiste à l'exhibition d'un phénomène de foire, la « femme mérinos », qui lui vaut un cauchemar la nuit suivante. Comme le feront vingt ans après les grands reporters des journaux d'information, il met en scène l'écriture du reportage, à l'aube, sur une table de café :

J'ai demandé de l'encre au garçon. Quant au café, il n'est pas encore fait. Les tables sont couvertes de tabourets ; j'en dérange deux ; et je me recueille en prenant possession d'un petit chat blanc qui a les yeux verts²⁵.

- 12 L'article du 6 novembre 1852 paraît dans *L'Illustration* accompagnée d'un dessin de Gavarni sur le thème de la vérité factuelle des journaux. On y voit un paysan philosophe haranguer le maire de son village, bon bourgeois en bonnet de coton, le journal sous le bras, et lui asséner ce paradoxe, qui sert de légende au dessin : « Monsieur le maire, le vrai peut quelquefois n'être pas vrai... sans blague. » Outre cette interprétation picturale du thème du récit, le narrateur nervalien élabore un commentaire méta-littéraire de sa propre description des événements microscopiques de la vie provinciale :

... Je m'arrête. Le métier de *réaliste* est trop dur à faire. La lecture d'un article de Charles Dickens est pourtant la source de ces divagations ! Une voix grave me rappelle à moi-même.

Je viens de tirer de dessous plusieurs journaux parisiens et marnois un certain feuillet d'où l'anathème s'exhale avec raison sur les imaginations bizarres qui constituent aujourd'hui l'école du vrai.

Le même mouvement a existé après 1830, après 1794, après 1716 et après bien d'autres dates antérieures. Les esprits, fatigués des conventions politiques ou

romanesques, voulaient du *vrai* à tout prix.

Or, le vrai, c'est le faux, — du moins en art et en poésie²⁶.

- 13 Puis une petite aventure interrompt la réflexion et ramène le reporter à la dure réalité : un gendarme l'arrête pour vagabondage, parce qu'il a oublié son passeport lors de son étape à Meaux. Le récit s'ancre dans la situation de la France quelques mois après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, sous un régime liberticide qui impose de présenter un passeport dès que l'on franchit les limites de son département de résidence. Après une nuit au cachot, Gérard se présente devant le substitut du procureur de Senlis, qui le fait libérer :

Avis au lecteur. — J'étais dans mon tort. Le substitut a été fort poli, ainsi que tout le monde. Je ne trouve de trop que le cachot et les fers. Ceci n'est pas une critique de ce qui se passe aujourd'hui. Cela s'est toujours fait ainsi. Je ne raconte cette aventure que pour demander que, comme pour d'autres choses, on tente un progrès sur ce point. — Si je n'avais pas parcouru la moitié du monde et vécu avec les Arabes, les Grecs, les Persans, dans les khans des caravansérails et sous les tentes, j'aurais eu peut-être un sommeil plus troublé encore, et un réveil plus triste, pendant ce simple épisode d'un voyage de Meaux à Creil²⁷.

- 14 L'arrestation, épreuve glorifiante du parcours du reporter expérimenté, fournit l'occasion d'une pique ironique contre le nouveau régime. Enfin, le prétexte de tout le reportage s'écroule : Gérard arrive trop tard chez son ami pour assister à la chasse à la loutre à laquelle il était invité. Vidé du prétexte originel de la petite odyssée, que le lecteur découvre précisément lorsqu'il devient caduc, le récit divagant et excentrique, à la Diderot ou à la Sterne, se mêle au reportage dickensien.

- 15 Pour le lecteur qui lit la série d'articles de Nerval dans la mosaïque²⁸ du journal *L'Illustration*, la posture de reporter ne se manifeste pas exclusivement dans les articles signés par Nerval. Ainsi, l'article qui suit immédiatement le premier épisode des *Nuits d'octobre* consiste en une sorte de publi-reportage dans une usine de poudre à canon, dont le point de départ est un texte de Dickens, publié dans son journal *Household Works*, où il décrit comme extrêmement dangereuse la visite d'une poudrerie à Hounslow²⁹. Eugène Landois, le journaliste franco-belge de *L'Illustration*, va donc suivre de près le canevas de Dickens, mais en dégonflant la mise en scène du danger encouru par le reporter :

Il y a des gens qui osent même prétendre que vous [Dickens] avez dépassé le but en exagérant le danger. Au nombre de ces gens difficiles à satisfaire et qui, sous prétexte de bon sens et de raison, critiquent les tableaux trop colorés, et ne se plaisent qu'à des qualités littéraires dont la recherche ne permettrait de faire tout au plus qu'un roman dans sa vie, se trouve un homme du monde, savant, industriel et administrateur habile, que j'ai eu l'honneur de connaître parce que vous avez, monsieur Dickens, décrit une poudrerie. Il avait lu votre article sans trembler pour vos jours. À vrai dire, il avait ses raisons pour cela, comme vous allez le voir. Il vous accusa d'avoir écrit un peu de fantaisie et, pour prouver son dire, il me fit proposer de visiter avec lui une poudrerie belge, qui est la poudrerie royale de Wetteren. J'acceptai la proposition. Ce n'était pas que je doutasse de l'exactitude de votre récit ; mais j'étais fier de passer par les mêmes périls que vous. Et puis, il faut bien le dire, l'espoir de revenir et de raconter aussi mes dangers et mon courage me poussait à tenter l'entreprise³⁰.

- 16 L'article de Landois emprunte tous les motifs qui deviendront les *topoi* du reportage : le voyage en train vers le lieu de la visite, la rêverie (ici un véritable rêve) sur ce que le journaliste va découvrir, la confrontation avec la réalité, etc. Après l'historique de

l'usine et l'explication didactique de la fabrication de la poudre, l'article revient à Dickens et propose une évaluation critique de la véracité de son reportage :

Pour ce qui est de M. Dickens, décidément, qu'il ait été sous l'impression de la peur qui exagère les objets ou qu'il ait, pour amuser ses nombreux lecteurs, calomnié la poudrerie de..., je déclare que je ne croirai à l'avenir à ses récits qu'après mûre réflexion et preuve certaine. Il va sans dire que, vrais ou faux, je ne les admirerai pas moins³¹.

- 17 Le reportage d'Eugène Landois diffère radicalement de la série d'articles de Nerval par son éloge de la modernité industrielle, qui consonne avec l'idéologie industrialiste du Second Empire. Mais, qu'ils pratiquent l'opposition par allusion ironique ou qu'ils adhèrent à la doxa du temps, les textes des deux auteurs, voisins dans le même numéro du journal, témoignent de l'importance, dans les magazines français du milieu du siècle, de la forme du proto-reportage factuel.
- 18 Même la chronique, genre phare du journalisme littéraire à la française de la première moitié du XIX^e siècle, investit le terrain de l'observation sociale, parfois avec une forte portée de critique politique. C'est ce qu'on observe dans les articles donnés par Albertine Philippe au journal d'Alexandre Dumas *Le Mousquetaire*, pendant l'hiver 1854-1855. Cette chroniqueuse obscure, à la carrière très courte, publie une « Revue des théâtres » et quelques fictions brèves, mais elle tient surtout un « Courrier des femmes » placé sous l'égide du vicomte de Launay-Delphine de Girardin et de son célèbre « Courrier de Paris » (*La Presse*, 1836-1848).
- 19 Dans cette chronique épistolaire apparemment très genrée, adressée à ses « chères lectrices », Albertine Philippe sacrifie à tous les clichés associés à cette rubrique : elle commente les modes, fait de la réclame pour des modistes et des marchands de bibelots, décrit les rituels de la vie sociale bourgeoise, par exemple les étrennes, et incite ses lectrices à la charité. Le peuple, dont les malheurs font apprécier par contraste le confort des appartements opulents, semble donc d'abord apparaître comme le destinataire des bienfaits de la femme du monde :

Bon jour, bon an, comme disaient nos pères, lectrices ; 1854 est mort, vive 1855 !
Vous voici au milieu des étrennes, des joies, et qui sait si mon pauvre petit courrier trouvera un moment pour se faire lire entre deux pralines. — Heureuses que vous êtes toutes, sans soucis de l'avenir, songez à celles qui n'ont pas même un morceau de pain à donner à leurs enfants, et faites, dans vos bonheurs, la part du pauvre.
— Travaillez, pendant les longues soirées d'hiver, laissez tomber de vos jolies mains ces riens qui valent tant quand ils viennent de vous, et que la bourse brodée, le coussin, la *blague*, même, que vous aurez créées, aillent enrichir le trésor des pauvres³².
- 20 Le rôle social dans lequel se représente la chroniqueuse échappe aux cadres structurant la société. Entre les sexes, puisque, d'après la signature de ses articles, elle est aussi bien Albertine que l'androgynisme A. Philippe ou « un jeune critique », femme travaillant dans un univers d'hommes, elle se présente comme une déclassée qui peut se fantasmer toutes les identités sociales alternatives :

Je ne sais ni ne veux savoir ce que l'aristocratie dit ou pense en matière d'économie sociale ; je crois que, si je n'étais pas moi, c'est-à-dire la femme indépendante, je voudrais avoir le droit de porter, ne serait-ce qu'un *tortil* de baronne sur les panneaux de ma voiture³³.

- 21 Refusant à l'aristocratie le droit de formuler un avis en matière d'économie sociale, Albertine Philippe dresse contre l'autorité de classe sa propre autorité professionnelle de journaliste, qui la rend plus apte qu'un noble, dit-elle, à juger de la situation économique et sociale³⁴. Elle finit par inverser la situation d'énonciation de la chronique mondaine et, se faisant gloire de ne pas être invitée aux bals, remplace la participation par le savoir-faire du reporter qui recoupe l'information des témoins :

Quoique nous ne comptons pas parmi les élues de ces bals, nous vous en promettons pourtant des nouvelles, lectrices, qui auront le mérite d'être données avec impartialité, car nous les recueillerons de plusieurs bouches et, en combinant les différentes versions, nous vous dirons la chose comme si nous l'avions vue³⁵.

- 22 Comme beaucoup de femmes journalistes qui, selon la démonstration de Marie-Ève Thérenty³⁶, décrivent les marges de la société plutôt que son centre, dont elles sont exclues, Albertine Philippe profite de son statut de femme indépendante et de déclassée pour explorer l'envers des espaces bourgeois :

Pardon pour la seconde fois, lectrices, je ne sais pourquoi aujourd'hui mes idées se promènent dans des mondes fantastiques, bouges et coulisses où vous n'avez jamais vos petits pieds aristocratiques. — Ne serait-ce pas justement une raison pour que moi j'aie étudié sur nature certains coins où il ne vous est pas permis de pénétrer³⁷ ?

- 23 Elle emmène ainsi ses lectrices à la découverte du quartier Croulebarbe, zone urbaine misérable empuantie par les tanneries de la Bièvre :

Comme pittoresque, je préfère je crois une espèce de Paris du treizième siècle, que j'ai découvert extra-muros, un jour, en cherchant une distraction [...].

Les habitations grimpent les unes sur les autres, les fenêtres ont un air odieusement débraillé, la boue sent le vin et, au fond d'une vallée dessinée par des peupliers qui balayent l'espace de leurs longues branches, la Bièvre coule noire, fangeuse, exhalant des miasmes infects [...].

Singulière situation que celle d'un quartier dont l'horizon est borné par l'hospice du Midi, ceux de la Maternité et des Enfants-Trouvés, d'un côté, et de l'autre par Bicêtre et la Salpêtrière !

Le mancenillier ne croît, dit-on, que sur le bord de la mer, dont l'eau guérit ceux qui ont mangé le fruit de cet arbre vénéneux. — La société voudrait-elle, par ce rapprochement, placer aussi l'antidote près du poison³⁸ ?

- 24 Après le quartier des prolétaires, elle emmène sa lectrice dans ce que Balzac aurait appelé une « loge infernale » de l'Opéra, où elle croque une scène de prostitution d'enfants :

Un jeune compositeur, fils d'un grand pianiste, M. A. K...³⁹, enfin, inspecteur de je ne sais quoi, avait une loge sur le théâtre, et la spécialité de ce réduit, c'était d'abriter les très jeunes rats dans leurs instants de repos. — Je me souviens d'avoir entendu la réponse suivante faite par une fort belle enfant de quatorze ans à M. K... qui lui disait je ne sais quoi :

« Écoutez, vous ne voulez pas m'acheter, vous êtes trop jeune, mais vous serez mon amant aussitôt que maman aura *arrangé cela* avec un autre, quand *j'aurai un sort*, voilà !... »

Cette jeune fille m'a paru avoir la prudence du serpent⁴⁰.

- 25 Dans son feuilleton dramatique du 31 décembre 1854, où elle analyse le rituel théâtral des revues de fin d'année, elle glisse une pensée pour les phénomènes qu'on exhibe dans les spectacles des boulevards, en particulier pour le nain montré par l'entrepreneur de spectacle Louis Dejean au cirque d'hiver, comme l'imprésario Barnum avait exhibé quelques années auparavant le nain Tom-Pouce.

À l'instar de Nerval, que l'exhibition de la femme mérinos avait troublé, Albertine Philippe reste songeuse :

L'arène où Kemp et Boswel débitent leurs drôleries, a aussi sa *petite nouveauté*, copie de Tom-Pouce, qui fait tout ce que faisait son devancier, et plus encore.
— Pauvres êtres⁴¹ !

- 26 Elle refuse en revanche de dire un mot du spectacle représenté dans le théâtre voisin, le Cirque Napoléon, inauguré en présence de Napoléon III une semaine après la proclamation de l'Empire. Ce choix d'évoquer les clowns et les nains, vedettes sans grade des spectacles populaires, mais de passer sous silence la grande salle à la mode, le lieu phare de la fête impériale, est caractéristique d'un journalisme de l'allusion, où l'empathie prend le masque de la charité féminine pour cacher et dévoiler à la fois une critique de biais du régime de Napoléon III.

- 27 Dès son apparition dans les journaux français du milieu du XIX^e siècle, le proto-reportage se présente comme une pratique du journalisme engagé, qui décrit la société et en critique les dysfonctionnements. Ce n'est donc pas une écriture de l'actualité, s'épanouissant dans les moments de crise, mais le dévoilement par le regard de l'observateur d'un état de la société française, d'un milieu peu connu des lecteurs du journal ou d'un lieu marginal. Cette pratique, témoignant du développement d'un nouvel éthos journalistique, en quête d'un rapport au réel porteur d'une vérité sociale et politique, participe de ce que Carlo Ginzburg appelle le « paradigme indiciaire⁴² » et qui définit si justement l'épistémè du XIX^e siècle.

- 28 Qu'ils relèvent de la fiction romanesque, du récit excentrique ou de la chronique féminine, les textes qui mettent en scène cette posture de reporter dans les périodiques contiennent en germe nombre de motifs qui vont devenir les *topoi* du reportage à partir des années 1870. Les aventures héroïcomiques du reporter sur le terrain, l'exploration des bas-fonds sous la forme d'une catabase⁴³, la révélation de l'envers de la ville bourgeoise où prospérerait une société régie par ses lois propres et parlant une langue incompréhensible, font partie de ces motifs dont on peut retracer les incarnations successives depuis la littérature panoramique jusqu'aux reportages d'Albert Londres, en passant par les *Mohicans de Paris* d'Alexandre Dumas ou le *Spleen de Paris* de Charles Baudelaire.

- 29 Avant la Troisième République et la loi sur la liberté de la presse de 1881, ce point de vue critique sur le monde réel n'a pas ouvertement droit de cité dans des journaux que le gouvernement surveille de près car il craint leur capacité à influencer l'opinion. En attendant de pouvoir montrer au grand jour son visage de héros de la démocratie moderne, le reporter emprunte les costumes moins voyants mais non moins efficaces du prince déguisé, du poète vagabond et de la hardie chroniqueuse.

NOTES

1. Voir Véronique Juneau, « Des “hommes de plumes” parmi les “hommes d’épée” : sociabilités journalistiques et reportages de guerre en France entre 1866 et 1877 », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, [S.l.], v. 5, n° 1, p. 100-111, sep. 2016. Disponible en ligne : <<http://www.surlejournisme.kinghost.net/rev/index.php/slj/article/view/246>> [consulté le 17 mai 2021].
2. Voir Myriam Boucharenc, *L’écrivain-reporter au cœur des années trente*, Presses Universitaires du Septentrion, 2004, p. 71 et Marc Martin, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, éd. Audibert, 2005.
3. « Les reporters », *Le Petit Journal*, 22 octobre 1874, article anonyme commentant l’annonce de la mort du reporter américain Cecil Buckland.
4. Jules Verne, *Michel Strogoff*, Paris, Hetzel, 1876. Pierre Giffard, *Souvenirs d’un reporter : le sieur de Va-Partout*, Paris, Dreyfous, 1880. Hergé, *Tintin au pays des Soviets*, dans *Le Petit Vingtième*, 1929-1930.
5. Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, t. IV, 1874 : « REPORTER (re-por-teur), s. m. Mot anglais que les journaux emploient aujourd’hui, pour dire : celui qui rend compte (de to report, rapporter, le même que le français reporter). Le reporter des tribunaux. »
6. Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* [1875], t. XIII, Paris, 1866-1877.
7. Pascal Durand, *Médiamorphoses. Presse, littérature et médias, culture médiatique et communication*, Liège, Presses de l’Université de Liège, 2019, p. 79 : « Corps étranger dans la langue, le mot désignera alors une pratique elle-même d’origine étrangère — ce qu’on nomme à l’époque, d’un néologisme sans avenir, le “reportérisme”. »
8. Denis Ruellan, *Le Journalisme ou l’invention du flou*, Grenoble, Presses de l’université de Grenoble, 2007, p. 96-97.
9. Pierre Véron, « Courrier de Paris », *Le Monde illustré*, 12 février 1881.
10. Mélodie Simard-Houde, *Le Reporter, médiateur, écrivain et héros. Un répertoire culturel (1870-1939)*, thèse de doctorat, université Laval et université Montpellier III, 2015, p. 14. Un ouvrage a été tiré de la thèse : *Le Reporter et ses fictions. Poétique historique d’un imaginaire*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », 2017.
11. Sur cet épisode des Mystères de Paris, voir Nicolas Gauthier, « Condamner la prostitution, louer la prostituée ? » article en ligne dans *Presse, prostitution, bas-fonds (1830-1930)*, dirigé par Guillaume Pinson, *Médias 19*, 2013. Disponible en ligne : <<http://www.medias19.org/index.php?id=13394>>.
12. Albert Londres, *Marseille, porte du Sud*, Paris, Éditions de France, 1927 et *Le Chemin de Buenos-Aires : la traite des blanches*, Paris, Albin Michel, 1927.
13. Dominique Kalifa, *Les Bas-fonds. Histoire d’un imaginaire*, Paris, Seuil, coll. « L’univers historique », 2013.
14. Alexandre Dumas, « Eugène Sue », dans le journal *Monte-Cristo*, 13 août 1857, repris dans Alexandre Dumas, *Les Morts vont vite*, Paris, Michel Lévy, 1861.
15. Anne-Marie Thiesse, « L’éducation sociale d’un romancier. Le cas d’Eugène Sue », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1980, n° 32-33, p. 51-63.
16. Judith Lyon-Caen, « Un magistère social : Eugène Sue et le pouvoir de représenter », *Le Mouvement Social*, vol. 224, n° 3, 2008, p. 75-88 et *La Lecture et la Vie. Les usages du roman au temps de Balzac*, Tallandier, 2006.
17. Anne-Marie Thiesse, « L’éducation sociale d’un romancier. Le cas d’Eugène Sue », art. cit.

18. Voir Lise Dumasy, *La querelle du roman-feuilleton : littérature, presse et politique, un débat précurseur, 1836-1848*, Grenoble, ELLUG, 1999. Disponible en ligne : <<https://books.openedition.org/ugaeditions/7931>>.
19. Journal hebdomadaire encyclopédique, fortement illustré, fondé par Paulin en 1843. Les cinq épisodes des *Nuits d'octobre* paraissent les 9, 23 et 30 octobre, 6 et 13 novembre 1852.
20. Voir Daniel Sangsue, *Le récit excentrique : Gautier, de Maistre, Nerval, Nodier*, Paris, J. Corti, 1987.
21. Lucien Derainne a consacré sa thèse de doctorat à ce sujet : « *Qu'il naisse l'observateur* » : pensée et figures de l'observation de Mercier à Balzac, thèse de doctorat, université Jean Monnet Saint-Étienne, 2020. En aval de Nerval, cette veine d'observation nourrit encore abondamment le reportage social à la française, par exemple chez Jules Vallès. Voir la revue *Autour de Vallès*, « Vallès et le "sens du réel" », n° 38, 2008 et « L'invention du reportage », *Autour de Vallès*, n° 40, 2010.
22. Charles Dickens, « La clef de la rue ou Londres la nuit », rubrique « Mœurs », *La Revue britannique*, juillet 1852. Après des réflexions liminaires, le narrateur de Dickens propose au lecteur de le suivre dans ses pérégrinations nocturnes : « Suivez-moi, voluptueux occupants d'un lit à quatre colonnes garnies d'épais rideaux ; sortez de vos draps blancs en toile fine [...] Étudiez avec moi les veines et les artères de ce grand géant endormi. Écoutez comment, avec la "clé de la rue", j'ouvre ce grand coffre de pierre et j'en tire un livre aux grandes pages macadamisées intitulé "Londres la nuit". »
23. Gérard de Nerval, *Les Nuits d'octobre*, chap. I, « Le réalisme », *L'Illustration*, 9 octobre 1852. Voir Hisashi Mizuno, « Nerval face au réalisme. *Les Nuits d'octobre* et l'esthétique nervalienne », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 4, vol. 105, 2005, p. 817-841.
24. Gérard de Nerval, *Les Nuits d'octobre*, chap. XVI, « Paul Niquet », *L'Illustration*, 30 octobre 1852. Sur le « geste démocratique » dans lequel s'ancre le reportage journalistique, voir Marie-Ève Thérénty, *La Littérature au quotidien*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007, p. 292-329.
25. Gérard de Nerval, *Les Nuits d'octobre*, chap. XX, « Réflexions », *L'Illustration*, 6 novembre 1852.
26. Gérard de Nerval, *Les Nuits d'octobre*, chap. XXI, « La femme mérinos », *L'Illustration*, 13 novembre 1852.
27. Gérard de Nerval, *Les Nuits d'octobre*, chap. XXVI, « Moralité », *L'Illustration*, 13 novembre 1852.
28. Marie-Ève Thérénty, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Honoré Champion, 2003.
29. Charles Dickens, « Gunpowder », article paru dans son propre journal, *Household Words*, 7 février 1852.
30. Eugène Landois, « Une poudrerie », *L'Illustration*, 9 octobre 1852.
31. *Ibid.*
32. Albertine Philippe, « Courrier des femmes », *Le Mousquetaire*, 1^{er} janvier 1855.
33. *Ibid.*
34. Ce n'est pas exactement ce que dit la loi, puisque *Le Mousquetaire* est un journal quotidien non politique, auquel il est expressément interdit de publier des articles d'économie sociale. Mais le journal de Dumas ne manque aucune occasion de faire de l'opposition au Second Empire, sous couvert de journalisme culturel.
35. Albertine Philippe, « Courrier des femmes », *Le Mousquetaire*, 16 janvier 1855.
36. Marie-Ève Thérénty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CNRS, 2019.
37. Albertine Philippe, « Courrier des femmes », *Le Mousquetaire*, 25 décembre 1854.
38. *Ibid.*
39. Le musicien désigné par ses initiales est probablement Arthur Kalkbrenner.
40. *Ibid.*

41. Albertine Philippe, « Revue des théâtres », *Le Mousquetaire*, 31 décembre 1854.
42. Carlo Ginzburg, « Signes, Traces, Pistes – Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, n° 6, Gallimard, 1980/6, p. 3-44.
43. Marie-Ève Thérenty analyse la valeur initiatique d'entrée dans la profession journalistique de ce motif dans *Femmes de presse, femmes de lettres*, ouvr. cité, p. 306.
-

RÉSUMÉS

Cette étude démontre l'existence, plusieurs décennies avant l'acclimatation en France du genre journalistique du reportage, d'une posture de reporter, fondée sur l'observation du réel social. À travers trois exemples de fiction romanesque (Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, 1842), de récit excentrique (Gérard de Nerval, *Les Nuits d'octobre*, 1852) et de chronique féminine (Albertine Philippe, « Courrier des femmes », 1854-1855), j'esquisse la préhistoire du genre du reportage à la française.

This paper shows the existence of a reporter attitude based of a close observation of social reality, several decades before reporter was even a job in French newspapers. I study three examples chosen into fiction (Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, 1842), short story (Gérard de Nerval, *Les Nuits d'octobre*, 1852) and women chronicle (Albertine Philippe, "Courrier des femmes", 1854-1855) to sketch the prefiguration of French reporting as a genre.

INDEX

Mots-clés : presse, reportage, fiction, roman, femmes journalistes

Keywords : newspapers, press, reporter, fiction, novel, female journalists

AUTEUR

SARAH MOMBERT

UMR 5317 IHRIM, École normale supérieure de Lyon
Université de Lyon

Sarah Mombert est maîtresse de conférences en littérature française du XIX^e siècle à l'École normale supérieure de Lyon et membre de l'UMR 5317 IHRIM. Elle travaille sur le roman et l'histoire littéraire de la presse du XIX^e siècle. Elle a dirigé l'édition électronique des journaux d'Alexandre Dumas, consultable à l'adresse <<http://alexandredumas.org/>>. Elle a co-dirigé avec Pascal Durand *Entre presse et littérature. Le Mousquetaire, journal de M. Alexandre Dumas*, bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, Diffusion Droz, 2009, et, avec Corinne Saminadayar-Perrin, *Un Mousquetaire du journalisme : Alexandre Dumas*, « Les Cahiers de la MSH Ledoux », Presses universitaires de Franche-Comté, 2019.